

**Des maux aux mots,
Par Eric Fiat, philosophe, Université Paris-est Marne-la-Vallée
Responsable du Master d'éthique médicale et hospitalière**

De la belle à la bête

*Parler est facile, et tracer des mots sur la page,
en règle générale, est risquer peu de choses :
un ouvrage de dentellière, calfeutré,
paisible (on a pu même demander
à la bougie une clarté plus douce, plus trompeuse),
tous les mots sont écrits de la même encre,
« fleur » et « peur » par exemple sont presque pareils,
et j'aurai beau répéter « sang » du haut en bas
de la page, elle n'en sera pas tachée,
ni moi blessé.*

*Aussi arrive-t-il qu'on prenne ce jeu en horreur,
qu'on ne comprenne plus ce qu'on a voulu faire
en y jouant, au lieu de se risquer dehors
et de faire meilleur usage de ses mains.*

*Cela,
c'est quand on ne peut plus se dérober à la douleur,
qu'elle ressemble à quelqu'un qui approche
en déchirant les brumes dont on s'enveloppe,
abattant un à un les obstacles, traversant
la distance de plus en plus faible – si près soudain
qu'on ne voit plus que son museau plus large
que le ciel.*

*Parler alors semble mensonge, ou pire : lâche
insulte à la douleur, et gaspillage
du peu de temps et de forces qui nous reste.*

*C'est autre chose, et pire, ce qui fait un être
se recroqueviller sur lui-même, reculer
tout au fond de la chambre, appeler à l'aide
n'importe qui, n'importe comment :
c'est ce qui n'a ni forme, ni visage, ni aucun nom,
ce qu'on ne peut apprivoiser dans les images
heureuses, ni soumettre aux lois des mots,
ce qui déchire la page
comme cela déchire la peau,
ce qui empêche de parler en autre langue que de bête.*

Philippe Jaccottet, *Chants d'en bas*, Paris, Gallimard,
1977

A bien des égards le poète nous semble avoir tout dit : devant celui qui souffre à n'en pouvoir le dire, à n'en pouvoir se plaindre, philosopher peut sembler « insulte à la douleur, et gaspillage du peu de temps et de forces qui nous reste ». Ce jeu d'écriture en quoi souvent consiste l'activité philosophique ne semble alors pas plus de mise que ce jeu d'écriture en quoi souvent consiste l'activité poétique. La souffrance, n'est-ce pas d'abord l'impossibilité

de jouer ? Oui, la plus belle des femmes, dévastée par la douleur, ne pourra plus « parler en autre langue que de bête ». Et la belle de souffrir comme une bête.

Ne plus pouvoir jouer

Car la souffrance nous semble d'abord ce avec quoi on ne peut pas jouer, ce qui empêche de jouer : la grande douleur, la grande souffrance nous *dégriment*. Car ordinairement la société est un espace dans lequel la vie est plus jouée que véritablement vécue, où nous vivons grimés, déguisés. On dira que jour de carnaval, ceux qui se présentent en toge, en pourpoint, en redingote sont déguisés, et que ceux qui se montrent à nous portant les mêmes habits¹ que la veille ne le sont pas. Grave erreur ! Tout vêtement est un déguisement, l'invention d'une nouvelle guise, d'une nouvelle manière d'être, tant il est vrai que nous ne nous habillons pas que pour ne pas avoir froid ou pour des raisons de pudeur, mais d'abord pour donner une certaine image de nous. Car en société nous passons l'essentiel de notre temps à jouer, et comme le remarque Nicolas Grimaldi², le jeu est « bien moins un divertissement qu'une attitude fondamentale et peut être même spécifique de l'existence humaine : le réduire à ses formes des mieux réglées, des plus institutionnelles serait donc en méconnaître l'exercice envahissant, insidieux, captateur. Presque tout est joué dans l'existence ordinaire et sociale de l'homme, et un même homme joue en un seul jour plus de rôles différents que l'acteur le plus sollicité n'en incarne dans toute sa carrière. L'homme change de comportement en changeant de milieu, on ne se comporte pas au théâtre comme à la chambre des députés, à l'université comme à la maison, à l'école comme dans le métro. Les règles et les conventions d'un lieu ne s'appliquent pas à l'autre, de même que les règles du bridge ne s'applique pas à la belote. »

Mais pourquoi l'homme joue-t-il, à tel point que les enfants, au son même de notre voix quand nous répondons au téléphone, à de menues inflexions, au choix d'un lexique adapté à notre interlocuteur, savent immédiatement avec qui papa ou maman « est au téléphone » ? Parce que nous n'avons pas une nature comme la bête en a une, parce que la nature ne nous a pas donné une finalité déterminée ; il y a donc *du jeu*, comme disent les bricoleurs, un écart entre ce que je suis et ce que je pourrais être, écart dont le jeu social est comme l'attestation. Et comme le dit encore Nicolas Grimaldi, l'homme est donc bien « capable d'autant de natures qu'il est capable d'en jouer, comme un même acteur peut être Titus, Britannicus ou Néron, indépendamment de l'affinité ou de la sympathie qu'il peut avoir pour tel ou tel rôle ».

Les bricoleurs savent d'ailleurs bien ce qu'il en est du jeu : chez eux l'expression « il y a du jeu » signifie qu'il y a un espace pour le possible. Mais c'est précisément cet espace du possible qui se restreint, voire disparaît lorsque nous souffrons véritablement : alors nous sommes comme aculés à notre souffrance, sans échappatoire. Je n'ai guère le choix de mon comportement et guère celui de mes mots lorsque j'ai horriblement mal. Il n'est plus guère alors possible de « nervaliser » :

*Je suis le ténébreux, -le veuf, -l'inconsolé
Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie
Ma seule étoile est morte, -et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.*

peut-être moins encore de philosopher. La belle langue poétique, la juste langue philosophique : n'est-ce pas ce que fait voler en éclats la douleur véritable ? Ne nous reste alors bien souvent plus d'autre langue que celle des bêtes, comme dit Jaccottet : le cri, le gémissement, le halètement – ou le silence, car, nous allons y venir, le grandes souffrances

¹ Ou le même genre d'habits, car l'hygiène a ses droits et donc l'homme des devoirs...

² *Traité des solitudes*, Paris, PUF, 2004.

sont souvent muettes. C'est donc ainsi que nous définirons la souffrance : ce qui empêche de jouer, en tous cas rend le jeu fort difficile.

A condition bien sûr qu'il s'agisse d'une véritable souffrance. Car il arrive qu'on fasse semblant de souffrir : lorsque nous ne sommes pas arrivés à nos fins par des qualités positives (notre beauté, notre charme, notre éloquence, notre efficacité) il arrive coutumièrement que nous tentions de les atteindre en nous victimisant.

On se rappelle la pièce de théâtre de Dumas, rafraîchie pas Sartre à la demande de Pierre Brasseur dans les années 50, *Kean*, qui raconte la vie du comédien du même nom. Impénitent coureur de jupons, Kean dans une scène voit une femme lui résister plus longtemps qu'à l'ordinaire. Sentant que sa dernière chance est d'émouvoir la belle en montrant sa souffrance, il se jette à terre et prend la tête dans les mains, s'écriant :

KEAN, sur trois tons différents : *Je souffre comme un chien ! Je souffre comme un chien ! Je souffre comme un chien...*

ANNA, bouleversée, s'élançant : *Kean !*

KEAN : *Laquelle des ces intonations préférez-vous, Miss Damby ?*

Belle sincérité que celle de Kean ici. Mais sincérité révélatrice du fait qu'il nous arrive, quand nous ne souffrons pas vraiment, de jouer avec la souffrance, pour tenter d'avoir la beauté du beau ténébreux, pour nous « victimiser » (conduite fort à la mode ces temps-ci). Mais autre chose est la véritable souffrance, celle de celui qui aimant profondément se voit brutalement quitté, autre chose est la légère vexation que ressent le séducteur³ qui, pour une fois, n'est pas le premier à quitter et que l'une de ses femmes abandonne avant qu'il ne puisse le faire. Le séducteur légèrement peiné car un peu vexé jouera sans doute bien le chagrin, son malheur portera beau ; mais le chagrin de l'amant véritable sera, comme dit Flaubert de celui de la Félicité du conte *Un cœur simple*, « un chagrin désordonné ». Il est rare que l'on porte beau quand on pleure à chaudes larmes, de sorte qu'on se mouche. Et comme disait encore Kean : « J'ai toujours eu l'impression que les sentiments qu'on éprouve sont des sentiments mal joués... »

La véritable douleur nous assigne, nous accule, nous abêtit, nous prostre.
Elle nous assigne à notre corps.

Assignment à résidence

Car le corps en bonne santé est un corps oubliable : *oubliable* et non pas *oublié*, car le bien-portant peut éventuellement avoir plaisir à constater l'heureux fonctionnement de son corps, les réguliers battements de son cœur, l'heureuse docilité de ses muscles, la fière puissance de son sexe. On est donc allé trop vite en besogne quand on a défini la santé comme le silence des organes. Mais on n'avait cependant pas totalement tort, car le corps en bonne santé est en effet un corps silencieux et un : chaque partie (organe) fonctionne silencieusement au service du tout (organisme). Chaque partie est là pour les autres, ne subsiste pas pour elle-même, et la première vertu de la vie somatique (ce que Hegel appelle la fluide activité du tout) semble être de se faire oublier. Le corps est l'ensemble des déterminismes silencieux permettant la vie de l'esprit, c'est-à-dire la liberté. Lorsque le nôtre va bien nous avons le loisir d'y penser ou de n'y pas penser.

Mais le corps douloureux est en revanche un corps inoubliable, un corps auquel nous n'avons pas le loisir de penser ou de ne pas penser : il s'impose à nous, tente de saturer notre attention. Il est bavard et pluriel : la partie (organe) se manifeste alors comme séparée des autres : elle subsiste pour elle-même, se fige, et gêne cette fluide activité de l'organisme que nous désignons plus haut comme caractéristique de la bonne santé. Qui souffre est donc bien

³ Celui qui, comme dit J. Iglesias, « a eu la chance de gagner souvent » - et donc pas toujours cependant...

assigné à son corps, résidence dont il lui est alors presque impossible de s'évader : ce point névralgique, ce prurit, cette démangeaison, ce calcul, cette gorge endolorie semblent requérir son attention, réclamer sa concentration, accaparer son application. Lorsqu'il va mal le corps ne nous laisse pas le loisir (c'est-à-dire la disponibilité) de penser ou de ne point penser à lui. « La douleur est d'abord attention suprême à l'organe douloureux », disait Paul Valéry. Elle est spécialisation aiguë de la sensibilité ; révolte d'un organe qui, au lieu de demeurer dans l'heureuse inconscience de la santé, devient objet pour nous, tout en restant une partie de nous. Prendre conscience d'un organe et en souffrir, cela revient souvent au même. Schopenhauer disait : « il n'y a pas de manière agréable de sentir la présence de son foie ou de son cœur ». Nous discutons pour le cœur, pour les muscles, pourrions aussi le faire pour le sexe...

Mais pour synthétiser ces analyses, nous dirons donc que la douleur, c'est bien l'*inoublabilité* du corps. Citons à nouveau Jaccottet :

*Cela,
c'est quand on ne peut plus se dérober à la douleur,
qu'elle ressemble à quelqu'un qui approche
en déchirant les brumes dont on s'enveloppe,
abattant un à un les obstacles, traversant
la distance de plus en plus faible – si près soudain
qu'on ne voit plus que son mufle plus large
que le ciel.*

Et puisqu'il évoque la *muflerie* de la douleur Jaccottet nous met sur la voie d'une autre de ses caractéristiques : cette tendance qu'elle a à nous abêtir, à nous faire « souffrir comme une bête ». On se souvient que pendant qu'il tournait *La Belle et la Bête* Cocteau tomba très malade. Il souffrit d'un anthrax, d'une trachéite, d'un flegmon, d'une bronchite et d'un impétigo. Et parce que nous étions en 1945, que la France se relevait à peine et que la pharmacopée était peu riche en cortisone, pénicilline, analgésiques ou antalgiques, notre poète comprit ce que c'était que de souffrir. Contraint de suspendre le tournage du film et hospitalisé Cocteau malgré toutes ses misères eut cependant la force de tenir son journal, et nous pouvons aujourd'hui lire ces pages étonnantes, où il livre une extraordinaire phénoménologie de la souffrance. La pullulation des furoncles sur son visage l'obligeant à ne plus se raser il se laissa donc pousser la barbe ; se regardant dans le miroir il eut alors l'impression de ne plus voir le visage d'un homme, mais le mufle de la bête. Et comme Jaccottet Cocteau de remarquer que l'expression « souffrir comme une bête » est beaucoup plus qu'une image, supposant même quelque vengeance secrète de son ami Jean Marais, le punissant, lui si beau, de l'avoir rendu si laid en lui faisant endosser le masque terrible de la bête.

La grande souffrance tend à mettre en péril le sentiment de dignité de l'homme, et même à le déshumaniser. Oui, la souffrance est ce qui empêche l'homme de jouer le jeu social, elle semble une offense au pouvoir de la raison, elle est bien, souvent,

*ce qui fait un être
se recroqueviller sur lui-même, reculer
tout au fond de la chambre, appeler à l'aide
n'importe qui, n'importe comment :
ce qui empêche de parler en autre langue que de bête.*

Recroquevillé au fond de la chambre Cocteau eut cependant la force d'appeler à l'aide, « n'importe qui, n'importe comment ». Mais comme il l'écrit dans son *Journal* à la date du samedi 27 octobre 1945, ce ne fut pas n'importe qui qui devait arriver :

Etrange psychologie que celle des bonnes sœurs. La véritable bonté leur est interdite. Un mécanisme de bonté la remplace. Le moindre geste de l'âme leur es impossible comme à nombre de comédiens le moindre geste en dehors du rôle qu'ils jouent (ramasser un chapeau qui tombe en scène, etc.) Les bonnes sœurs soignent la chambre du malade. Elles ne soignent pas le malade. Son cas est trop individuel. Il exigerait de l'initiative. L'initiative fausserait le mécanisme et leur semblerait un crime de lèse-majesté envers le médecin chef. Le malade souffre la nuit. Qu'il attende la visite. C'est un automate drapé de linges qui entre dans la cellule, qui la range et qui en sort.

On peut imaginer nourrir les malades lourdement handicapés à l'aide d'une machine : pareille machine n'était pas très au point du temps des *Temps modernes* de Charlie Chaplin, mais on peut imaginer que des progrès ont été faits. Et déjà le goutte à goutte... On peut imaginer les laver à l'aide d'une autre : la « prise en charge » d'un corps lourd est chose difficile à une frêle infirmière ! Mais alors quelque chose d'essentiel manquerait. Car nourrir un homme ce n'est pas que remplir un ventre, laver une femme ce n'est pas la même chose que laver une chambre : dans les deux cas, il s'agit d'honorer une personne. On ne remercie d'ailleurs pas une machine. Privé de la possibilité même d'exprimer sa reconnaissance, comment le malade pourrait-il se sentir encore membre de la communauté des hommes, et ne pas en tirer les conséquences ?

Et c'est à cette mécanisation du soin, qui menace une société toujours plus soucieuse de rationalité, qu'il faut opposer l'accompagnement vigilant des hommes en situation de grande souffrance. Non pas du tout que les protocoles, procédures, méthodes, *check-lists* à l'efficacité reconnue soient choses inutiles : il y a souvent là le moyen de soigner au mieux le malade. Mais ce qui est nécessaire n'est pas toujours suffisant, et surtout peut se pervertir lorsque les protocoles, procédures, méthodes, techniques sont utilisés sans que le désir singulier du malade soit jamais entendu.

Prenons, comme nous y oblige le titre du présent colloque, le cas des souffrances que les orthophonistes sont amenés à prendre en charge. Là encore nous voudrions ne pas nous payer de mots, et ne pas oublier qu'il y a des cas où la spéculation peut sembler

*mensonge, ou pire : lâche
insulte à la douleur, et gaspillage
du peu de temps et de forces qui nous reste.*

C'est ainsi que Levinas disait légitimement que la spéculation serait toujours en retard sur le témoignage. Il est cependant bien des témoignages qui semblent légitimer une approche philosophique de la douleur. Car ce que la philosophie ainsi que certaines sciences humaines ont à nous apprendre, c'est que la douleur n'est pas réductible au phénomène neuro-physiologique qui en est cependant la base, et qu'une approche simplement mécanique de la voix risque de nous faire manquer l'importance du désir de parler.

Douleur et souffrance

Car la douleur comporte un vécu intime : elle demande à être *comprise*. Et comprendre la douleur, c'est bien plus que d'expliquer le phénomène organique qui l'explique, même si cette explication est indispensable. On se coince les doigts dans une porte : cris, pleurs, qui ne sont pas d'emblée une mise en cause de l'univers entier, une récrimination lancée à l'adresse du monde, ou une mise en examen du Dieu bon et tout puissant. Mais si la douleur devient chronique, alors elle prend la signification d'une souffrance, c'est-à-dire d'une offense, d'une profanation, d'une violence, voire d'un scandale.

Si l'on définit avec David Le Breton⁴ la souffrance comme le retentissement existentiel provoqué par la douleur, alors on comprendra que le degré de souffrance d'un homme n'est pas mécaniquement relatif à la gravité de la lésion qui en est l'origine. C'est ainsi que certaines graves lésions peuvent ne pas donner lieu à de grandes souffrances, et que réciproquement certaines lésions relativement minimales peuvent donner lieu à de grandes souffrances : une douleur intégrable dans l'existence peut ne pas engendrer une véritable souffrance, mais quand elle fait effraction, bouleverse un parcours existentiel elle peut devenir une insupportable souffrance.

Prenons quelques exemples : les conduites masochistes, le sport de haut niveau, les mortifications mystiques, les rites d'initiation peuvent engendrer de graves lésions corporelles. Mais parce qu'elles auront été admises, voire recherchées, elles n'engendreront pas nécessairement de souffrances, pouvant même être l'occasion d'une joie (joie de la masochiste fouettée, joie du sportif vainqueur, joie mystique...) Mais qu'on n'en tire pas l'idée de gifler dans la rue la masochiste en question : elle émettra une plainte et peut-être même portera plainte, parce que cette gifle était inintégrable dans son économie libidinale.

Et c'est pourquoi les petites lésions provoquées par la torture, l'attentat qui empêche une rencontre amoureuse capitale, la démangeaison qui surgit au moment où l'on se sent mal aimé peuvent en revanche faire énormément souffrir.

Il ne faut donc pas réduire la souffrance à la douleur, ni celle-ci à un simple phénomène neuro-physiologique. Le réductionnisme, c'est le malin plaisir de la dévaluation – mais on ne peut dévaluer que ce qui a grand prix, de même que seuls les articles de premier choix peuvent être l'objet d'une ristourne.

Pour que le passage puisse se faire, autant que possible, des maux aux mots, de la souffrance qui fait l'homme *ne plus pouvoir parler qu'en langue de bête* à la langue des hommes, une attention au vécu intime de la douleur nous semble chose essentielle. Ce chemin des larmes à l'espérance, de la révolte à la patience n'est certes pas un chemin facile. Il passe par ces étapes bien connues que sont la déchirure, la supplication, la révolte, la délivrance, le cri de la reconnaissance, et point nécessairement selon toujours la même succession. Le retour des larmes et des larmes amères est toujours possible, et il est rare que la plainte ne soit pas entourée d'un halo de révolte, de protestation, d'indignation : car de même que la langue allemande lie *Klage* (plainte) et *Anklage* (accusation), de même la langue française murmure le rapport entre la plainte qui jaillit du cœur plaignant et celle que dépose le plaignant.

La souffrance de l'innocent sera toujours une épine dans le pied des philosophes. Mais ces philosophes ayant tenté de penser la souffrance peuvent nous aider : puissent leurs analyses être une caresse pour la souffrance humaine, la caresse comme Levinas nous a appris ne faisant pas disparaître la douleur, mais la modifiant, lui enlevant ce non-sens complet, ce refus de signification, cette incompréhensibilité en quoi d'abord elle consiste. On dit d'une lettre qui n'a pas atteint son destinataire qu'elle est restée en souffrance. La plus grande souffrance est celle de qui personne n'entend le cri. Puisse donc l'écoute broder un fil là où la douleur a déchiré les mailles...

De cette écoute, n'attendons certes pas qu'elle soit toujours miraculeuse. Mais elle peut être le moyen d'aider à recouvrer le désir de parler, une écoute vigilante au ressenti intime de la douleur étant sans doute également chose nécessaire, pouvant permettre le passage des maux aux mots, et, pour filer la métaphore de plus haut, de la bête à la belle.

Conclusions : de la bête à la belle

⁴ Cf. D ; Le Breton, *Expériences de la douleur*, Paris, Métailié, 2010.

On sait que, victime de quelque maléfice, un Prince ne peut plus présenter à la femme qu'il aime d'autre image que l'image terrible d'une bête. Ayant fait prisonnière la belle, il se déchire les flancs devant sa porte, qu'elle ouvre brusquement.

La belle : *-Que faites-vous devant ma porte ?*

La bête : *-Pardon...*

La belle : *-De quoi me demandez-vous pardon ?*

La bête : *- D'être une bête...*

La belle : *Ces mots vous vont aussi mal que possible ; disparaissez !*

La bête : *Ne me regardez pas, ne me regardez pas ainsi : votre regard me brûle ! Je ne peux supporter votre regard. Fermez votre porte ! Fermez votre porte !*

disait Jean Marais-la bête à Josette Day-la belle, et la sublime musique de Georges Auric de couvrir sa plainte tandis que par la grâce des truquages on voit de la fumée sortir de la peau de la bête. Ce genre de scène ne se produit-il pas bien souvent dans nos divers hôpitaux ou établissements de réadaptation, où la honte de se retrouver entravé dans son corps comme dans sa voix n'est pas chose rare ? Oui, certains regards font fondre le sentiment de dignité comme neige au soleil. Mais qui oubliera que la Bête va se transformer en beau Prince, par la seule grâce d'un regard aimant ? Oui, ce que le regard de la belle fit à la bête, n'importe quel regard un peu respectueux, voire aimant, peut le faire, un peu, à l'autre que l'e handicap semble abîmer. Être de l'image de l'autre le miroir amical ; réfléchir avant de lui réfléchir son image, réfléchir à son inaliénable et impeccable dignité, au respect qu'on lui doit, le créditer de capacités riches, encore disponibles : voilà bien ce que nous pouvons lui offrir en vérité de plus précieux, et même lui devons.

Puisse cette offrande l'aider à passer des maux, aux mots.